LA COLLECTION DISPARUE

PAULINE BAER DE PERIGNON

LA COLLECTION DISPARUE

Récit

VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

© Éditions Stock, 2020.
© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-310-0

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À la mémoire de mon père,
Philippe Baer

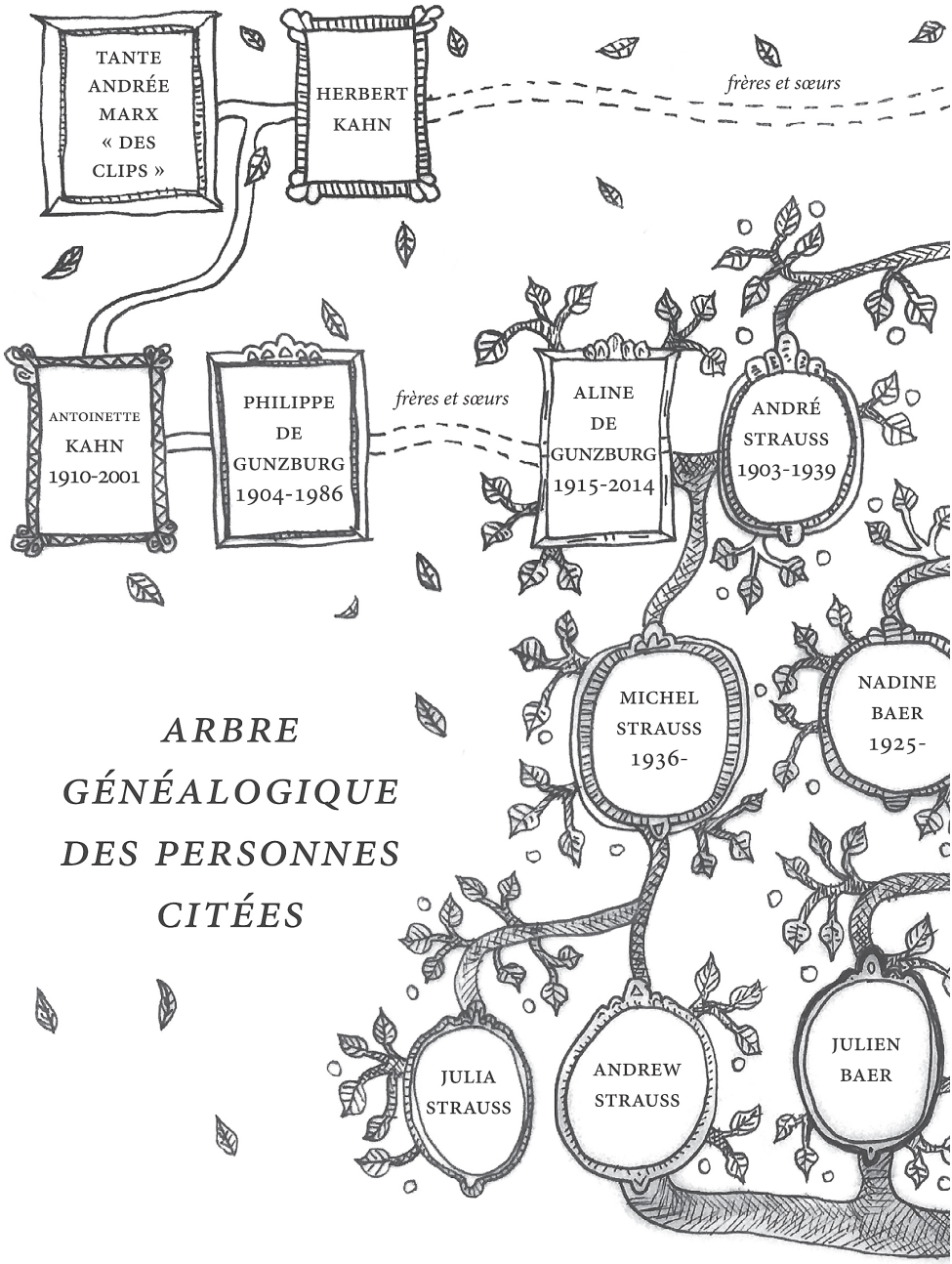
À mes enfants Élie, Rose et
Colombe

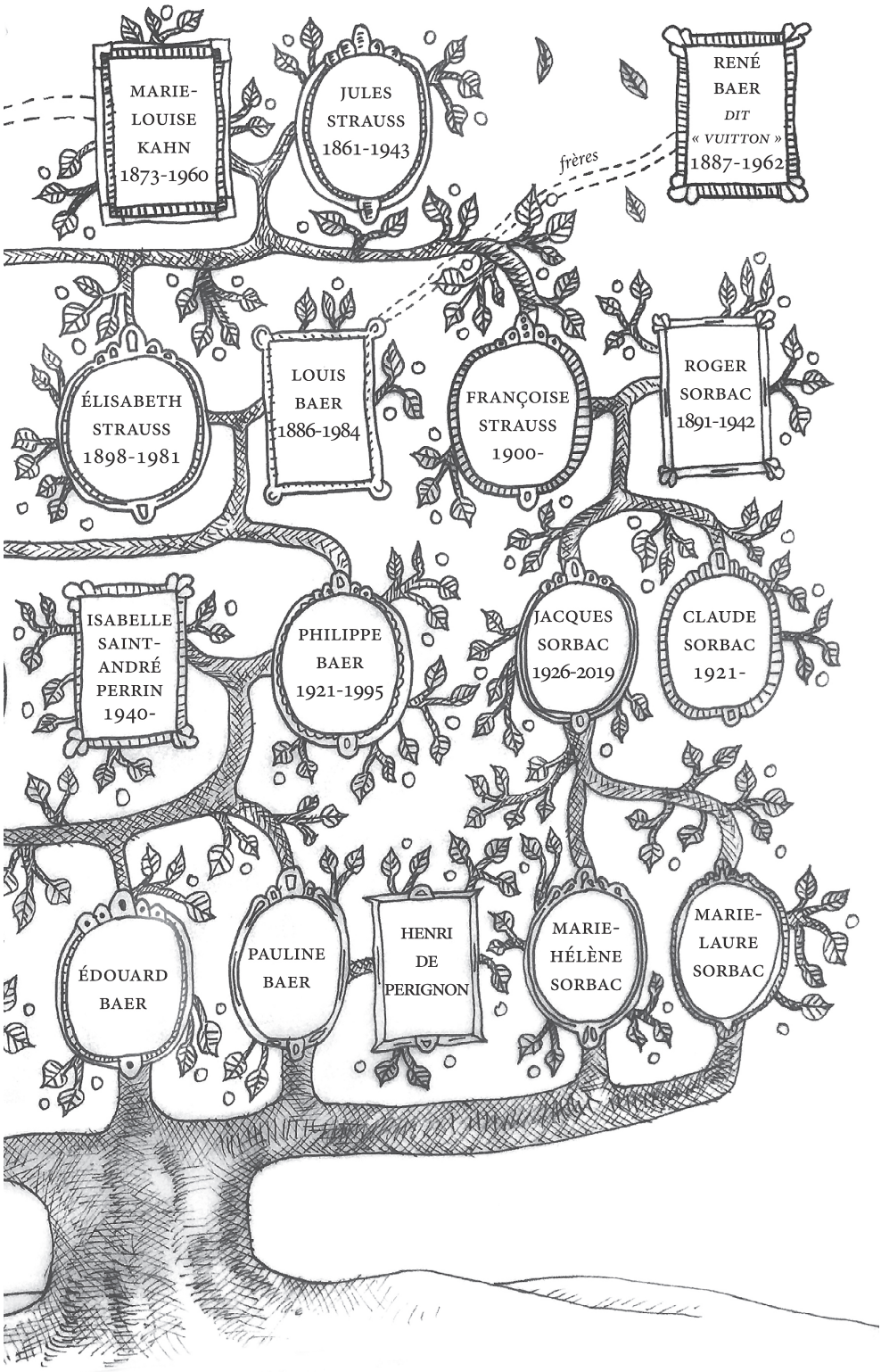
Pour Henri

En matière d'art, il n'y a qu'une
chose qui compte :
la recherche de la vérité.
Errare humanum est !
Mais je plaide la bonne foi.

Jules Strauss, janvier 1931.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE DES PERSONNES CITÉES




MARIE-LOUISE KAHN 1873-1960
JULES STRAUSS 1861-1943
RENÉ BAER DIT « VUITTON » 1887-1962
frères
ÉLISABETH STRAUSS 1898-1981
LOUIS BAER 1886-1984
FRANÇOISE STRAUSS 1900-
ROGER SORBAC 1891-1942
ISABELLE SAINT-ANDRÉ PERRIN 1940-
PHILIPPE BAER 1921-1995
JACQUES SORBAC 1926-2019
CLAUDE SORBAC 1921-
ÉDOUARD BAER
PAULINE BAER
HENRI DE PERIGNON
MARIE-HÉLÈNE SORBAC
MARIE-LAURE SORBAC

I

L'or du passé

Je ferme les yeux et j'imagine des murs couverts de toiles. Des portraits de gentilshommes et de dames de cour du XVIIIe siècle côtoient des danseuses de Degas, des paysages lumineux de Monet et des jardins sous la neige de Sisley.

Un homme se tient là. Il m'attendait depuis longtemps.

Ses yeux sourient derrière ses petites lunettes rondes. Son visage m'est familier, même si je ne l'ai jamais vu. Il a la moustache fine

de mon père et porte des guêtres blanches sur ses souliers.

Il me fait entrer dans son étude et me parle de chacune de ses œuvres, de la grâce d'une ballerine qui attache son chausson, de la beauté solaire d'un pin parasol dans un ciel bleu. Il me raconte avec passion l'histoire de chacun de ces tableaux, qui l'a peint, l'endroit où il l'a déniché. Il m'explique pourquoi il l'a choisi.

Comme je l'écoute avec admiration, il me propose de le suivre et m'entraîne dans son appartement, à travers une immense galerie d'objets d'art, de sculptures en bronze et de bustes en terre cuite. Alors que je ne sais où donner de la tête, il se tourne, saisit son chapeau mou posé

sur le joli visage d'argile d'une jeune fille, et me prend par le bras. Sa femme lui crie quelques mots au loin, mais il ne répond pas.

Ensemble, nous enjambons les trois cairns terriers que la femme de chambre sort promener. Nous rions en dévalant les cinq étages de ce bel immeuble haussmannien de l'avenue Foch.

Dehors, le chauffeur l'attend au volant d'une berline. Il lui sourit sans s'arrêter. Le grand aigle en pierre sculpté sur le frontispice de l'immeuble nous regarde nous éloigner côte à côte le long des contre-allées.

Jules allume une cigarette avec le mégot de la précédente. C'est le

printemps, les oiseaux chantent, il fait beau et les galeries nous attendent. Jacques Seligmann, Paul Rosenberg, les frères Bernheim... Jules est bien accueilli par ses amis, ses pairs, marchands, précurseurs, amateurs d'impressionnistes comme lui.

Il semble flâner, mais rien ne lui échappe.

Il prend ma main et la pose sur une peinture. Délicatement, du bout des doigts, il me montre comment on effleure la toile pour en apprécier la texture.

Je rêve souvent de cette rencontre impossible avec mon arrière-grand-père.

Longtemps, j'ignorais tout de lui.

Dans l'appartement où je suis née, sur l'étagère du salon, un livre couvert de poussière. Jamais je ne m'étais arrêtée pour ouvrir le catalogue de la « Vente Jules Strauss 1932 ». Je passais devant sans le voir, sans même savoir qu'il contenait les reproductions des toiles impressionnistes de la collection de mon arrière-grand-père.

J'aurais pu demander à mon père de me parler de Jules Strauss. Mais je ne l'ai pas fait. Il est mort quand j'avais vingt ans, sans que j'ose lui poser des questions sur la guerre, ses ancêtres, ses sentiments.

Sur le bureau de la sœur de mon père, ma tante Nadine, dans cet

appartement qu'elle habite depuis plus de soixante ans, la petite photo en noir et blanc d'un vieux monsieur au regard mélancolique derrière ses lunettes rondes, aux cheveux gris soigneusement lissés, au costume de flanelle trop grand pour lui. Combien de fois a-t-elle évoqué son grand-père sans que je l'écoute vraiment, comme une musique de fond à laquelle je n'accordais aucune attention ?

Ceux qui pouvaient raconter disparaissent, et les questions que je n'ai pas posées s'évanouissent avec eux. Et puis, sans que je sache vraiment pourquoi, un jour le passé resurgit.